

NATIONS UNIES
INSTITUT AFRICAIN
DE DEVELOPPEMENT ECONOMIQUE
ET DE PLANIFICATION

Reproduction/004-78

6980
16

DAKAR

LES ZANDJ*

et

SAHARA, SOUDAN OCCIDENTAL *
ET MEDITERRANEE AU MOYEN AGE

par

Hubert DESCHAMPS

Mars 1978

* Extrait de "Histoire de la Traite des noirs de l'antiquité à nos jours"
Chapitres 2 et 3

Chapitre 2

LES ZANDJ

La mer Erythrée

L'expression mer Erythrée (Rouge) des anciens désignait non seulement notre mer Rouge, mais l'océan Indien qui la prolonge. Des navigations anciennes le long de la côte Est d'Afrique, nous avons un précieux témoignage par un manuscrit grec d'Egypte, le Périple de la mer Erythrée, que l'on a daté tantôt du I^{er}, tantôt du III^e siècle de notre ère. C'est une sorte de guide nautique, avec l'indication des ports et des principaux produits qu'on y échange.

Du pays des Barbares (Berbera), on tire de la myrrhe, de l'encens, et aussi des esclaves, mais peu. Passé le cap des Aromates (Guardafui), on trouve à Opone (Ras Hafoun) "des esclaves de la meilleure sorte qui sont amenés en Egypte de plus en plus nombreux". Ce sont les côtes de la Somalie actuelle.

Plus au Sud, s'étendait la côte d'Azania, avec les îles Pylalées et Menouthias. Les habitants, quelque peu pirates, avaient des bateaux cousus et dépendaient des chefs himyarites d'Arabie du Sud. Ils exportaient l'ivoire, les cornes de rhinocéros, l'écaille. Il n'est pas question d'esclaves, au moins à cette époque, ni d'or.

Le géographe Ptolémée, un siècle ou deux après, donne une carte de la côte jusqu'au cap Prasum (Delgado) et signale, dans l'intérieur, de grandes montagnes et de grands lacs. On n'en saura guère plus avant 1850.

Du mot Azania viendront plus tard le nom des habitants les Zandj et celui de l'île principale, Zanzibar. Dès le 1er siècle, le Grec Hippalos avait révélé l'alternance des moussons qui, pendant l'hiver, poussent de l'Inde et de l'Arabie vers cette côte africaine et, pendant l'été, soufflent en sens contraire. Les gros navires lourds, les boutres, arabes ou indiens au mât unique incliné vers l'avant, faisaient encore il y a peu de temps le va-et-vient à ce rythme annuel, comme il y a 2000 ans.

Le Coran et l'esclavage

Dès l'époque préislamique, on trouvait en Arabie, notamment à la Mecque, des esclaves abyssins. On y avait même créé une milice noire. Le héros Antar descendait d'un Bédouin et d'une esclave éthiopienne. Bilal, un des premiers fidèles de Mahomet, et son muezzin, était un esclave noir. Les Arabes, qui dès le VIII^e siècle envahirent la Palestine, amenaient avec eux "une foule d'Ethiopiens".

Le Coran, comme le christianisme, n'a pas cherché à supprimer l'esclavage, mais à l'adoucir. L'esclave reste un homme, promis à l'au-delà, et qui, en attendant, doit se résigner à son sort. "N'oubliez pas qu'ils sont vos frères", dit le Prophète. On ne l'appelle pas "esclave" mais "serviteur"; le maître doit le nourrir, le vêtir, ne pas l'accabler de travail, le punir modérément; il peut se servir de son esclave féminine, la marier, non la prostituer. L'affranchissement est un acte pieux; il s'opère surtout par testament et pour les esclaves devenus musulmans.

On est esclave par naissance ou par capture à la guerre. Mais l'enfant d'une esclave et d'un homme libre est libre; on ne peut faire esclave par la force que les non-musulmans. Ces coutumes et les affranchissements rendent sans cesse nécessaire de nouveaux apports. La traite devient de plus en plus mercantile et pratiquée sur de longues distances à mesure que s'étend le domaine de l'islam, reculant le contact direct avec les païens.

Le tribut annuel imposé à la Nubie christianisée par l'Égypte musulmane comprenait des esclaves. Par la mer Rouge, un trafic régulier alimentait l'Arabie. Pas une ville qui n'eût son marché d'esclaves. Les esclaves noirs étaient, dans l'ensemble, préférés aux blancs, parce que moins chers, plus dociles et plus robustes ; les femmes passaient pour bonnes nourrices. On en achetait aussi comme concubines à tout faire. Les hommes devenaient domestiques ; les sultans avaient des gardes noirs ; certains affranchis parvenaient à de hauts grades. Au Xe siècle, le Noir Kafour gouverna l'Égypte pendant 20 ans. On fabriquait aussi des ennuques pour la garde des harems ; en Égypte, ils venaient de Nubie, d'Abyssinie et de Somalie (Al Mougadassi déclare que "c'est la pire espèce"). Ils étaient amputés totalement, "à fleur de ventre", et coûtaient cher, car peu survivaient.

Sur la côte des Zandj, des colonies arabes s'étaient installées au VIIe au IXe siècle. Des razzias avaient eu lieu chez les païens et un commerce d'esclaves s'était sans doute installé. Nous en avons peu de témoignages directs, mais un des résultats de cette traite est certain : c'est la fameuse révolte des Zandj au IXe siècle en Iraq.

L'Iraq, les "Mille et Une Nuits", le sucre et les esclaves Zandj

L'Iraq (la Mésopotamie des anciens) était le centre de l'Empire musulman au temps des califes abbassides (VIIIe et IXe siècle). La capitale, Bagdad, et son port Bassora, enrichis par le commerce, les tribus du monde conquises et la présence de la cour, ruisselaient d'un luxe oriental dont l'image ne s'est pas effacée. Les Mille et Une Nuits, dont la plupart des manuscrits datent du XIIIe siècle et certains même du XIVe, se placent le plus souvent dans le cadre de Bagdad au temps du calife Haroun al-Rachid (786-809)

Les Noirs y tiennent une grande place. Un épisode, "histoire de la dame massacrée", en donne une idée : un meurtre a été commis ; le meurtrier est inconnu ; on sait seulement que c'est un esclave noir ; le calife donne trois jours à son vizir Giafar pour le retrouver, sinon il sera lui-même pendu à sa place ; or Giafar ne fait pas la moindre recherche, car "il n'est pas possible, dit-il, que, dans une ville comme Bagdad où il y a une infinité d'esclaves noirs, je démêle celui dont il s'agit" ; il se présente donc à la potence, et n'en sera sauvé, au dernier moment, que par la rencontre miraculeuse du coupable.

Haroun al-Rachid est dépeint dans "l'histoire d'Aboul Hassan" escorté d'eunuques noirs. "Une grande clarté... était causée par cent flambeaux de cire blanche qu'autant de jeunes eunuques noirs portaient à la main." Ces eunuques étaient suivis de plus de cent autres, plus âgés, tous de la garde des dames du palais du calife, habillés et armés d'un sabre, de même que deux dont j'ai déjà parlé. Et le calife marchait après eux, entre Mesrour, leur chef, qu'il avait à sa droite, et Vassif, leur second officier, qu'il avait à sa gauche".

Ce Mesrour, chef des eunuques, est, avec le grand vizir Giafar, le fidèle compagnon du calife dans ses secrètes sorties nocturnes à travers la cité. C'est un Noir ; "face de poix" l'appellent ceux qui ne l'aiment pas. Il est aussi le chef exécuteur des hautes oeuvres, mais ne laisse pas de montrer parfois des sentiments d'humanité. Homme de confiance, il fait partie de tous les conseils.

Il y a bien sûr, dans les Mille et Une Nuits, des esclaves noirs moins recommandables. Tels ceux qui, dans l'introduction, fornaient dans un jardin avec la sultane et ses suivantes ; le sultan Shahriar, témoin caché décide alors d'épouser une femme chaque jour et de la faire périr le matin, misogynie dont seules triompheront Schéhérazade et la séduction de ses histoires.

Des contes fantastiques surgissent d'étranges formes noires : géants anthropophages, pygmées, fées cyclopes. Dans ceux qui évoquent la vie courante, on rencontre des marchands d'esclaves. Ils présentent des lots de femmes à acheter "grecques, franques, africaines, tartares et autres" ("histoire de Noureddine"). Parmi les esclaves féminines de luxe ("histoire de Ganem"), partout des noms délicieux : Branche de Corail, Lumière du Jour, Etoile du Matin, Délice du Temps, l'une se nomme "Canne à sucre". Ce qui nous conduit à une histoire, celle du sucre.

C'est un western indéfini. Née, semble-t-il, dans le Sud-Est asiatique, la canne à sucre a constamment progressé vers l'Ouest. Elle semble être arrivée dans l'Inde à une époque reculée. Les Ramayana (vers -400) en fait un don des dieux. On la suce directement ou bien l'on en tire un sirop, du vin de canne ou, déjà, un produit dur et blanc, sarkarra, d'où viendront le latin saccharum et l'arabe sukkar. On lui attribue des vertus pharmaceutiques. Le Périples de la mer d'Erythrée cite parmi les produits exportés de l'Inde "le miel de roseau appelé saccharos".

Vers l'Ouest la canne gagne la Perse ; le roi Chosroès (VIe siècle) aura été le premier à en user. La culture massive en est bientôt pratiquée par irrigation au Bélouichistan et dans la partie sud de l'Iraq.

C'est là que nous retrouvons les esclaves Zandj. L'expansion du sucre, avec ses grandes plantations et ses moulins, est liée à l'esclavage, et spécialement à la traite des Noirs, travailleurs types des pays tropicaux où pousse la canne. Les deux figureront, étroitement unis, dans presque tout le cours de cette histoire.

Le bas Iraq, entre la jonction des deux fleuves (Tigre, Euphrate) et le golfe Persique, était au IXe siècle, un immense marais : joncs, roseaux, marigots inextricables, zones salées, alluvions mouvantes, poissons, fauves, moustiques. On y circulait en bateaux plats, comme dans le Marais poitevin ; certaines parcelles, mieux fixées, étaient converties en rizières. Mais, dans l'ensemble, cette zone insalubre était le refuge habituel des brigands, des rebelles, des sectes religieuses vaincues, des paysans ruinés.

Les Abbassides tentèrent de faire disparaître ce foyer de pestilence et de révolte en drainant les marais, en les dessalant et en les convertissant en terres de culture, propres au riz, à l'orge, à la canne à sucre. Ces travaux, immenses et exténuants, étaient entrepris, soit en régie, soit par des affranchis royaux, soit par des capitalistes qui devenaient propriétaires des espaces vivifiés. Cela supposait une main-d'oeuvre robuste et abondante.

Or les califes venaient de s'emparer de Kambalou (Zanzibar ou Pemba) sur la côte d'Azania, où il était aisé de se procurer des esclaves Zandj. Les auteurs arabes ne sont pas tendres pour ces idolâtres ; ils les déclarent laids, puants, bornés, méchants, voleurs, batailleurs, anthropophages ; et ils leur reprochent même d'être nus et "gais sans raison", en contraste avec les enveloppements multiples et la gravité qui sont de bon ton chez les Arabes. Mais ils apprécient en eux des "hommes vigoureux, propres à supporter des travaux pénibles". Mêlés à des misérables du pays, les Zandj constituèrent l'essentiel des troupes d'hommes-machines employés aux terrassements du marais, travaillant dans l'eau, la vase et le sel, par chantiers de milliers d'hommes, peu nourris, fort battus, épuisés, impaludés, mourant comme mouches.

La révolte des Zandj

En ce temps-là vivait, à la cour du calife, un poète panégyriste, Ali Ben Mohammed, qui enseignait en outre l'écriture, la grammaire et l'astronomie. Intellectuel contestataire, ses tendances le rattachaient à la secte égalitaire des Kharedjites. Un de ses poèmes de cour appelle déjà à la révolution armée :

Je juge qu'être contraint à la misère
et l'accepter, c'est une vie humiliée.
Si le feu étouffe sous trop de bûches,
il ne reprendra qu'en les écartant.
Si un sabre reste dans son fourreau, un autre
sabre portera la palme le jour du combat.

Il tente des soulèvements, doit s'enfuir et même alors une vie errante dans le désert avec un esclave noir, Souleiman Ben Djami. Le nombre de ses fidèles grandit ; il prend contact avec les Zandj. En 877, il lève l'étendard de la révolte, se déclare descendant d'Ali (gendre du Prophète et victime des califes), délivre des esclaves et fait battre les maîtres. Les Zandj, en masse, se joignent à lui, ainsi que des paysans ruinés par la concentration capitaliste, de nombreux esclaves des villes, les troupes noires envoyées contre lui, et, naturellement des Bédouins du désert qui ne veulent pas rater cette occasion de pillage.

La région maritime est conquise par les révoltés, avec la ville d'Abadan, coupant l'Iraq de la mer. En 879, Bassora est prise, pillée, incendiée. Les troupes califales, repoussées, n'insistent pas. Ali installe sa capitale à Al Moukhtara, frappe sa monnaie, se déclare mahdi, pousse des pointes jusqu'à Bagdad et la Mecque. Les Zandj, dans le nouvel Etat, constituent une aristocratie ; les prisonniers sont leurs esclaves, y compris nombre de femmes de nobles familles.

Ce renversement des valeurs et ce danger permanent à sa porte ne pouvaient être tolérés par le calife, qui disposait des ressources immenses du monde musulman. En 889 commence l'offensive. Les Zandj sont repoussés ou ralliés. Al Moukhtara résiste à un siège de deux ans et demi. Au cinquième assaut, la ville est prise. Ali est tué ; sa tête, au bout d'une lance, est apportée au calife, qui se prosterne en remerciant Dieu. Souleïman ben Djami, qui avait conduit les armées révolutionnaires, est crucifié. De nombreux Zandj furent massacrés. Les survivants se rendirent ou se réfugièrent dans le désert, où ils devinrent esclaves des Bédouins. Certains se rallièrent, en 900, à l'Etat Karmathe d'El Hasa, sur la rive arabe du golfe Persique, où subsistaient un régime égalitaire et une religion libérale. La révolte et la perte de la main-d'oeuvre Zandj mirent fin aux terrassements du bas Iraq, premier modèle de la grande entreprise tropicale édiflée sur des troupeaux d'esclaves noirs.

Les Noirs en Chine et dans l'Inde

Les Arabes n'étaient pas seuls, dans l'océan Indien, à utiliser ces captifs. Les Indonésiens, qui commerçaient avec la côte africaine et s'établissaient à Madagascar, servaient sans doute d'intermédiaires avec la Chine, important des porcelaines chinoises en échange d'ivoire, de cornes de rhinocéros et d'écaïlle, en y joignant quelques esclaves à titre de curiosités. Dès le VIII^e siècle, 2 esclaves noirs étaient présentés à l'empereur. Au XIII^e, des gens riches à Canton en possédaient. Mais, dans le reste de l'Empire céleste, c'était une rareté. Un manuscrit de 1607 se croit obligé de décrire les Nègres : "Le corps des habitants de Kouen Loun est noir, comme s'il était couvert de laque noire".

Dans l'Inde, au contraire, les esclaves noirs étaient assez abondants pour jouer un rôle politique. Lors de la conquête de la vallée du Gange par les musulmans, aux XIe XIIe siècles, une "dynastie des esclaves" garda quelque temps le pouvoir. Le roi du Bengale, au milieu du XVIe siècle, possédait 8 000 esclaves africains, dont certains occupèrent de hauts postes et se voyaient reprocher leur insolence. Le roi Fath Shah ayant tenté de s'en débarrasser, ils le tuèrent. Trois Africains se succédèrent alors sur le trône, chacun mourant assassiné. Le dernier, Sidi Badr, "monstre altéré de sang" d'après les chroniqueurs, fut remplacé par un Asiatique qui expulsa tous les Africains. Ceux-ci se réfugièrent au Dekkan, où leur couleur, au milieu d'une population noire, était moins visible.

Chapitre 3

SAHARA, SOUDAN OCCIDENTAL ET MEDITERRANEE AU MOYEN AGE

Le chameau, l'Islam, le sel et l'or

Apart la vallée du Nil et les entreprises obscures et déçues des Garamantes, le Sahara, desséché depuis le 1er millénaire avant notre ère, avait dressé un obstacle infranchissable entre les deux Afriques, blanche et noire. Les "routes des chars" étaient discontinues, les chevaux ne pouvant de bout en bout traverser le désert. Originaires des steppes asiatiques, le chameau, introduit du II^e au IV^e siècle, résolut le problème. Par la zone des pâturages plus abondants du Sahara atlantique, les Berbères Sanhadja purent s'étendre vers le sud, dans la zone sahélienne, le pays d'épineux qui forme la Mauritanie actuelle. Ils créèrent le centre commercial d'Aoudaghost et posèrent peut-être les premiers fondements du royaume de Ghana dominé ensuite par une dynastie noire issue du peuple Sarakolé ; au VIII^e siècle, il est en plein essor.

C'est le moment où l'Islam vient de submerger l'Afrique du Nord et le Fezzan des Garamantes? Bientôt, il gagne le Sahara soudanais. Les Sanhadja sont plus ou moins bien convertis et, dans leur sein, naît une secte pieuse et guerrière, les Almoravides. Le XI^e siècle voit l'expansion islamique au Sahel et dans le Nord du Soudan : les Almoravides s'emparent d'Aoudaghost et ruinent Ghana, avant de s'élancer à la conquête du Maroc et de l'Espagne. Le roi du Mali, sur le Niger, se convertit ainsi que le souverain du Kanem, au nord du lac Tchad. Au XV^e siècle, c'est une nouvelle expansion musulmane : fondation de l'empire Songhaï de Gao qui occupe la vallée du Niger et la déborde jusqu'au Tchad, conversion des

commerçants Haoussa et Mandé, qui feront pénétrer lentement la religion nouvelle chez les païens du Sud. Mais ceux-ci seront surtout des victimes ; l'islam et la guerre sainte sont de bons prétextes pour les piller et en faire des esclaves.

Les ressources des royaumes musulmans sont le bétail et l'agriculture. Mais aussi le commerce transsaharien par caravanes de chameaux. L'itinéraire le plus ancien est celui de l'Ouest qui joint Ghana à Sidjilmassa, dans le sud du Maroc. Il déclinera plus tard au profit d'un trajet plus central partant des "ports" sahariens de la boucle du Niger, Gao et Tombouctou ; après la traversée dangereuse du Tanezrouf sans eau, il diverge en plusieurs branches, vers Sidjilmassa, Ghadamès-Tripoli, Ouargla-Kairouan. Une troisième route, celle du Kanem, part du lac Tchad et, par les oasis du Kaouar et du Fezzan, atteint soit Tripoli, soit par Aoudjila, Barca (le rivage de la Cyrénaïque) ou le Caire. Un quatrième tracé, qui, au XVe siècle prendra de l'importance grâce au pèlerinage, suit les régions sahéliennes par le Kanem, le Ouadaï, le Dar-Four, et atteint Assiout, sur le Nil inférieur, par la très ancienne "route de quarante jours".

Les maîtres du trafic sont les Africains du Nord, Arabes, Berbères, Juifs, gens des oasis (Ghadamès et Touat). Ils ont des centres d'achat permanents dans les villes du Sud, notamment Tombouctou où ils délèguent certains des leurs. Mais il existe aussi des commerçants métis ou noirs. Les caravanes doivent être fortes, plusieurs centaines de chameaux, parfois même des milliers, pour pouvoir se défendre contre les pillards du désert, Maures, Touareg, Toubou. Certains d'entre eux, comme plus tard les gangsters de Chicago et d'ailleurs, vendent leur protection ou font payer le passage ; à vrai dire, c'est leur principale ressource.

Du Nord, viennent les chevaux, si appréciés des aristocraties soudanaises, les dattes, les verroteries de Venise, les bijoux de cuivre, et surtout les tissus du Maghreb, d'Égypte et même d'Europe. En route, on se munit de sel aux salines de Teghazza dans le Centre, du Kaouar au nord du Tchad. Les grosses plaques de sel sont débitées ensuite sur les marchés du Soudan et se répandent, de plus en plus minces, dans la brousse. Le Soudan, qui ne communique pas avec la côte, n'a en effet pas d'autres sources de sel. Au retour, les caravanes reprennent du sel pour les pays du Nord.

L'or est un des attraits majeurs du Soudan à cette époque. L'Europe n'en produit guère, le Maghreb encore moins. Les Almoravides en ont trouvé au Sénégal. Peu à peu sont reconnues les régions du Sud qui recèlent l'or alluvionnaire : Bambouk, Bouré, Lobi. Le roi du Ghana possède une pépite si grosse qu'elle lui sert à attacher son cheval. Les empires du Mali, puis du Songhaï s'étendent de manière à contrôler les pays aurifères. La monnaie d'or peut ainsi prendre son essor en Afrique du Nord, puis dans l'Europe méditerranéenne. Au XIII^e siècle apparaissent le florin à Florence, le ducat à Venise. Puis l'Europe du Nord s'y met à son tour. Le Soudan a été le Pérou, la Californie du Moyen Âge.

L'esclavage au Soudan occidental et la traite vers l'Afrique blanche

En outre le "pays des Noirs" (c'est le sens de "Soudan" en arabe) disposait d'une marchandise dont l'importance quantitative ne cessa de grandir : les esclaves.

Les royaumes islamisés de la zone sahélo-soudanaise opéraient des razzias dans les pays païens du Sud, c'est-à-dire la zone soudanaise humide, à l'exclusion de la région côtière du golfe de Guinée, mortelle aux chevaux et où l'on ne pénétrait pas. Les razzias avaient lieu de

préférence la nuit, en cernant le village pour s'emparer des habitants. Mais on lançait aussi de grandes expéditions de guerre, soit contre le Sud, soit même entre royaumes plus ou moins islamisés. Léon l'Africain, ce chroniqueur arabe du XVI^e siècle devenu chrétien par la grâce de sa capture en mer, signale que l'Askia, roi des Songhaï, tua un roi des Haoussa, châtra ses enfants et emmena ses sujets comme esclaves. Il existait, à l'intérieur même des royaumes, d'autres sources d'esclavage : le volé pouvait vendre son voleur, s'il le prenait ; des criminels devenaient esclaves ; des gens mis en gage pour dettes restaient esclaves en cas de non remboursement. Enfin les enfants d'esclaves naissaient esclaves.

Cette abondance d'esclaves contribua, avec les guerres et les échanges, à transformer les sociétés locales. Fondées à l'origine sur un groupement plus ou moins lâche de clans égalitaires, elles virent s'élever peu à peu la puissance de monarques d'origine religieuse, commerciale ou guerrière, qui concentraient les pouvoirs économiques et politiques. L'évolution, à peine commencée au Ghana, se poursuivit au Mali. La concentration de pouvoir atteignit son maximum dans l'empire Songhaï, si bien qu'il put être abattu d'un seul coup à la bataille de Tondibi (1591) par l'armée marocaine armée de mousquets, innovation qui surprit le monde noir.

Les rois s'entouraient d'une cour brillante, se reposaient sur l'armée et absorbaient des quantités croissantes de marchandises venant du Nord, surtout les tissus, de plus en plus amples, suivant les modes arabes, si mal adaptées pourtant aux pays soudaniens (mais, la mode s'est partout et toujours moquée des climats). Il fallait des esclaves, non seulement comme monnaie d'échange, l'or n'y suffisant pas, mais encore comme main-d'oeuvre pour la production intérieure. L'Askia disposait de 24 tribus serviles pour ses cultures et ses troupeaux. Il vendait des captifs provenant de ses guerres et en répartissait d'autres entre

ses familiers. Les marchands étaient de gros possesseurs d'esclaves. Les tribus blanches du désert utilisaient des captifs noirs (haratin chez les Maures, bella chez les Touareg) pour leur service domestique et les corvées d'eau des oasis. Les plus malheureux étaient ceux qu'on affectait aux mines d'or ou à "l'enfer du sel" du Sahara ; à Tegahazza ils devaient être gardés par six tours, en plein désert. Par contre, parmi les esclaves servant de garde aux princes certains parvenaient à de hauts grades dans l'armée, formant une sorte d'aristocratie militaire.

Les femmes étaient servantes ou concubines. L'empereur du Mali, Mansa Moussa, dans son fastueux pèlerinage à la Mecque, emmena des troupes d'esclaves, hommes et femmes ; on hésite entre 8.000 et 14.000. Il est probable qu'il en distribua au passage, de même que l'or, qui amena une inflation en Egypte. Les esclaves étaient un cadeau apprécié. Un des successeurs de Mansa Moussa Souleyman, offrit ainsi gracieusement une jeune esclave à des chefs anthropophages, qui la mangèrent.

Dans les "ports" présahariens, Tombouctou, Gao, Kano, les marchands échangeaient les esclaves noirs contre des marchandises venues du Nord, notamment des chevaux, 15 esclaves pour un cheval est un prix moyen, attesté en plusieurs endroits. Une autre base d'achat est le dinar, monnaie arabe équivalant à 4,729 grammes d'or. Ibn Batouta (XIV^e siècle) achète une esclave instruite 25 dinars et la trouve chère. Un siècle plus tard, au Touat, on pouvait avoir un esclave pour 2 ducats (le ducat de Venise égalait 3,5 grammes d'or).

Les caravanes suivaient les itinéraires indiqués plus haut. La plupart menaient au Maghreb. La diagonale aboutissant à Barca par Aoudjila semble avoir donné lieu à une traite des Noirs importante pour le trafic méditerranéen. Les esclaves voyageaient à pied, servant à charger et à recharger les chameaux pour les campements. La traversée était rude ;

les prix étant en moyenne le double de ce qu'ils étaient au Soudan, on en a déduit que les pertes en route étaient de moitié, calcul qui ne tient pas compte du profit. Ibn Batouta a traversé le Sahara central avec une caravane emmenant 600 jeunes filles noires destinées aux marchés du Maghreb ; il ne signale pas les pertes.

L'Afrique du Nord absorbe de nombreux esclaves noirs, serviteurs, concubines, eunuques. Dès le Xe siècle, on recrute des Noirs, comme soldats. Les Almoravides en entraînent un grand nombre. A Kairouan, des Noirs formaient la garde personnelle de l'émir ; ils furent massacrés par l'invasion hilalienne. Le métissage noir est notable surtout dans les régions du Sud, de Ouargla à Marrakech. La victoire marocaine de Tondibi en amènera de nouveaux. Certains Noirs font leur chemin ; l'un d'eux, gouverneur de Fès au temps des sultans mérinides, complota avec les chrétiens ; un autre, au XIIIe siècle, dirigea une rébellion musulmane en Catalogne. Les Noirs se fondaient peu à peu dans la population, qui en a conservé des traces.

En Méditerranée : esclaves blancs et noirs

Le sucre avait suivi la conquête islamique. Dès le VIIe siècle, on le trouvait en Syrie. Les croisés l'y découvrirent. Les Vénitiens en financèrent la production à Tyr, à Chypre et en Crète. Idrissi nous montre en Egypte de grandes plantations autour du Caire, on disait de Damiette que "ses murs étaient de sucre". La Tunisie, le Maroc, le Souss voyaient aussi prospérer sa culture. En Sicile, les Sarrazins l'avaient importée ; elle continua sous les Normands ; une porte de Syracuse s'appelait porta dei Zuccheri et une rue canna mella (canné à miel). En Egypte, l'invasion arabe du VIIIe siècle avait implanté la canne ; on en cultivait dans les jardins de Grenade et sur les pentes irriguées de la Sierra Nevada ; après la reconquête espagnole, les rois s'efforcèrent de la maintenir avec des esclaves africains. Mais la concurrence

de la production américaine amena plus tard le déclin et, en Orient, l'occupation turque ruina les plantations. Il n'est pas jusqu'à la France où Catherine de Médicis n'avait tenté de faire pousser des cannes aux environs d'Hyères, sans succès. Le sucre, pour les Européens, au XVI^e siècle, restait un luxe très exceptionnel.

On allait en chercher dans l'Afrique du Nord musulmane. Des pirates anglais firent une razzia dans le Souss pour s'en procurer. Les marchands marseillais, catalans, ginois, pisans, vénitiens, entretenaient des comptoirs à Ceuta, Oran, Bougie, Tunis. Les produits venus d'Afrique noire par caravanes avaient part à ce trafic, notamment l'ivoire, les plumes d'autruche, les esclaves, les peaux, la civette. Mais surtout l'or. Les Européens importaient en échange leurs tissus leur quincaillerie, les perles vénitiennes... et les esclaves blancs.

Dans le haut Moyen Age, les chrétiens (comme les musulmans au Soudan) avaient derrière eux des peuples païens qu'ils combattaient : Saxons, Slaves et autres. C'était une réserve d'esclaves. L'usage des esclaves domestiques était courant en Italie. Les Byzantins en recrutaient dans toute la mer Noire. Fort abondants, les esclaves étaient moins chers en Europe que dans les pays d'Islam, où l'esclavage était dans les mœurs. De là des courants commerciaux. Venise exportait en Egypte et en Syrie des esclaves de la côte dalmate. Les Juifs de Lyon, sous les Carolingiens, se livraient à la traite. Des marchands de Verdun fabriquaient des eunuques saxons pour les harems d'Afrique du Nord. Les Slaves tiennent alors une telle place parmi les captifs que leur nom (esclave, esclavon, en anglais : slave) prend la place du mot latin servus, appliqué désormais à une autre forme d'asservissement, le servage. Les esclaves européens étaient une monnaie pour se procurer en Afrique blanche l'or parvenu du Soudan. Leur rôle baissa à la fin du Moyen Age lorsque les païens d'Europe furent convertis et surtout au XVI^e siècle quand l'or se raréfia au Soudan et vint d'Amérique. Seuls les Turcs, successeurs de l'Empire byzantin, continuèrent de faire venir des esclaves blancs de la mer Noire. Les corsaires barbaresques s'en procuraient quelque peu par la piraterie.

Sauf dans ces limites, l'esclave blanc disparaît donc et c'est le Noir qui prend sa place, en Afrique du Nord et même en certains coins d'Europe. Depuis l'Empire romain, il y en avait toujours eu, mais rares. L'empereur byzantin Théophile (IXe siècle) avait une garde noire. Les musulmans utilisaient des troupes d'esclaves noirs en Andalousie et au Maroc, notamment pour leurs plantations de sucre. En Catalogne et en Aragon, les achats de "Sarrazins noirs" ou d'"Ethiopiens barbares" sont nombreux aux XIVe et XVe siècles. Ils viennent de Tunis et surtout de Barca (Cyrénaïque). On s'en procure par la piraterie, mais surtout par la traite régulière. Le prix moyen est de 50 livres. Au XVe siècle, il existe à Barcelone une "Confrérie de chrétiens noirs". Isabelle de Castille nomme à Séville, pour les Nègres et mulâtres, un juge spécial qui est lui-même un Noir. Charles Verkinden, qui nous donne ces notions, a relevé, en France même, des contrats dans la région méditerranéenne pour l'achat d'esclaves noirs. La plupart proviennent "de Monts de Barca".

Il en est de même en Italie, surtout après la prise de Constantinople par les Turcs qui a fermé la mer Noire et l'Asie Mineure aux marchands d'esclaves. Les esclaves noirs restaient néanmoins une rareté, donc un luxe ostentatoire. Isabelle d'Aragon demande, en 1491, à son agent de Venise de lui procurer une esclave "plus noire que celle qu'il avait envoyée auparavant". Un portrait de Lucrèce Borgia, attribué au Titien montre à ses côtés une fillette esclave de type africain. Dans les Noces de Cana figure, au premier plan à gauche, un jeune esclave noir tendant une coupe.

Mais à une époque du Titien et depuis longtemps sans doute, les esclaves noirs ne venaient plus seulement par le Sahara et la Méditerranée. L'écran de l'islam avait été tourné par la découverte d'une voie directe le long de la côte atlantique.